

Portrait au vitriol
Les Gagnants

Élizabeth Plourde

Number 108 (3), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25963ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Plourde, É. (2003). Review of [Portrait au vitriol : *Les Gagnants*]. *Jeu*, (108), 25–28.

Portrait au vitriol

Embématique d'une dramaturgie résolument contemporaine, avec les problématiques interpersonnelles et les enjeux émotionnels que cela présuppose, la comédie satirique *les Gagnants*¹ dénonce une réalité sociale inquiétante, celle d'une jeune génération de consommateurs avertis, mus par une quête irrépressible de la performance individuelle et du succès à tout prix. On l'aura deviné, la pièce de François Archambault nous propose un portrait social qui n'a rien d'un modèle de compassion humaine : intégrité bafouée au profit d'une ambition inconsidérée, moralité douteuse, égoïsme pathologique, étalage sans vergogne d'une éthique de vie à sens unique, aucun travers de la génération des 25-35 ans n'est épargné par cette écriture mordante, guidée par le regard ironique et sans complaisance qu'Archambault pose sur ses semblables.

Jeunes, beaux, ambitieux et fiers de l'être, suffisamment cultivés et un rien affectés, les « gagnants » dont il est ici question transpirent la réussite sociale. Jouant leur existence pour la galerie et avides de reconnaissance, ces jeunes adultes bon chic bon genre exultent à exhiber publiquement leur bonheur comme d'autres leur chemise. Nouveaux mariés, Mireille et David encensent la fidélité matrimoniale avec la même ardeur qu'Étienne et Véronique prônent les joies de l'amour libre et du couple ouvert. Purs produits d'une société qui nivelle et étouffe tout esprit d'indépendance, ils témoignent fidèlement, à eux quatre, des désirs et aspirations de leur génération. Cependant, contrairement à ce que chacun veut bien laisser croire, leur réalité n'est malheureusement pas aussi parfaite qu'elle n'y paraît : obsédée par l'idée d'avoir l'enfant que son mari tarde à lui donner, Mireille fait la sourde oreille aux inquiétudes de David, qui angoisse sur les ratés de plus en plus fréquents de sa virilité. Véronique, refroidie par les théories par trop rationnelles d'Étienne à propos de leur vie de couple, envisage quant à elle l'adultère sans soupçonner l'infidélité maintes fois consommée d'Étienne.

Les Gagnants

TEXTE DE FRANÇOIS ARCHAMBAULT. MISE EN SCÈNE : VÉRONIKA MAKDISSI-WARREN, ASSISTÉE DE CHRISTIAN GARON ; DÉCOR ET ÉCLAIRAGES : CHRISTIAN FONTAINE ; COSTUMES : CLAUDIA GENDREAU ; MUSIQUE : CHRISTIAN MICHAUD. AVEC BERTRAND ALAIN (DAVID), STÉPHAN ALLARD (SÉBASTIEN), PIERRE-YVES CHARBONNEAU (SYLVIO), FABIEN CLOUTIER (ÉTIENNE), HÉLÈNE FLORENT (VÉRONIQUE), MYRIAM LEBLANC (CAROLINE), CHRISTIAN MICHAUD (MC-DJ) ET ÉDITH PAQUET (MIREILLE). PRODUCTION DU GROUPE AD HOC, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PÉRISCOPE DU 4 AU 22 MARS 2003.

1. La pièce a été créée à la Salle Fred-Barry en 1996, dans une mise en scène de l'auteur. Voir le compte rendu d'Hélène Richard, « Quand les murs ont des oreilles et que les oreilles ont des murs », dans *Jeu* 79, 1996.2, p. 130-133. NDLR.

En périphérie de l'insipide routine dans laquelle les deux couples se sont figés, Sébastien vivote tel un parasite paisible. Jeune diplômé en administration aux prises avec un projet de vie bancal, il cadre mal en société ; incapable de bâtir une relation amoureuse stable avec Caroline, femme trop parfaite pour être réelle, inapte à se trouver un travail à la mesure de ses compétences, il est aux yeux de tous un inoffensif raté, un *looser* sympathique, un faire-valoir qu'il fait bon fréquenter pour se conforter de temps à autre. Entouré d'amis prodigues en conseils de toutes sortes mais bien peu compatissants face à sa situation précaire, Sébastien, à bout de ressources, se détourne de « ceux qui ne lui veulent que du bien » pour sombrer graduellement dans les affres de la dépression. Mauvais karma ? Stratégies de carrière déficientes ? Manque flagrant de pot ? Erreur. La faute serait plutôt imputable à la scandaleuse propension de Sébastien à faire preuve de transparence et de sincérité...

Jeunes adultes disjonctés en perpétuel état de crise

Si les crises existentielles qui nous sont ici présentées se multiplient en privé, elles ne franchissent que rarement la porte de la chambre à coucher : au sein de leur microcosme, les gagnants veillent à préserver les apparences jusqu'au jour où Sébastien fait une tentative de suicide, ratée, il va sans dire. Il devient alors intéressant de voir de quelle manière les personnages, ébranlés par cet événement catalyseur de leur propre manque d'authenticité et d'altruisme, se démènent pour sauvegarder l'image qu'ils se sont forgée, en dépit de la bonne conscience. Du coup, le venin gicle dans tous les sens, éclaboussant chacun au passage, sans distinction.

Soumis à des critères de performance toujours plus aliénants tant en ce qui concerne leur succès professionnel qu'amoureux, ces gagnants se livrent à une compétition féroce qui, inévitablement, se solde par une mise à mal des valeurs collectives au profit de la réussite personnelle ; de fait, leurs motivations profondes gravitent autour d'un irrésistible désir d'égaliser, voire de supplanter l'autre, de préférence si celui-ci est déjà au tapis, et ce sans lui laisser l'occasion de riposter. Du reste, quel est l'avantage d'être heureux si les autres sont persuadés qu'on est malheureux ? D'ailleurs, l'escalade qui s'ensuit n'est certes pas des plus exemplaires... Pour ceux qui prennent plaisir à se mentir à eux-mêmes et davantage à se croire, le regard lucide de l'autre constitue une menace constante.

Ironique à souhait, la pièce de François Archambault remet en question sans indulgence la relation entre gagnants et perdants ; soulignant avec verve l'arrivisme des uns et la passivité des autres, l'auteur s'efforce de mettre au jour les rouages d'une logique qui tourne désespérément à vide, alimentée d'illusions et de faux-semblants. Il est aisé de constater à quel point, pour Archambault, les gagnants se sentent menacés par ceux qu'ils perçoivent comme les perdants, de telle sorte que leurs rapports de force s'en voient entièrement déterminés. En posant un jugement définitif sur des personnages aux comportements absurdes, pétris de contradictions et dépourvus de nuances, le dramaturge semble tracer une ligne claire entre deux catégories. Pourtant, le départage ne s'établit pas de façon aussi évidente qu'on pourrait le croire.

Nullement attendrissants, les personnages de gagnants constituent des types assez grossièrement ébauchés. Appelés chacun leur tour à disjoncter en cours de route, leur

Archambault prend-il, par solidarité, le parti des éternels perdants ou tente-t-il uniquement de ridiculiser les agissements, simplement plus assumés dans leur bêtise, des gagnants ? La frontière entre la parodie et la dénonciation s'avère ici plutôt poreuse.

hystérie, par trop prévisible, agace plus qu'elle n'amuse. Indubitablement grotesques, la plupart du temps ridicules et de peu d'envergure, ces personnages ont la fonction de faire voir leur propre médiocrité pour ainsi mettre de l'avant les principes sur lesquels ils basent leur existence, principes qui cautionnent sur toute la ligne un échec prévisible. Seul personnage apparemment satisfait de son sort, Sylvio, gérant d'un grand magasin à rayons et patron de Sébastien, distille avec affectation tout au long de la pièce les règles infaillibles de son succès. Primo : un tantinet de lèche-bottes ne nuit jamais à l'avancement. Secundo : servir le client avec affabilité, mais point trop n'en faut. Tertio : se méfier comme de la peste des diplômés sournois usurpateurs de job. La caricature est à peine exagérée. Cela dit, les valeurs véhiculées par Sébastien, le personnage dit « marginal » autour duquel gravitent tous les autres, ne tranchent pas à ce point radicalement avec celles de son entourage, et c'est là, à mon avis, que le discours pose problème. Individu plus passif que révolté, Sébastien ne semble pas pétri de grandes ambitions. Pourtant, on l'érige allègrement en victime du système, en réchappé du suicide que l'on fête en héros combattant alors qu'il n'inspire, en réalité, qu'une grande consternation. On s'interroge : Archambault prend-il, par solidarité, le parti des éternels perdants ou tente-t-il uniquement de ridiculiser les agissements, simplement plus assumés dans leur bêtise, des gagnants ? La frontière entre la parodie et la dénonciation s'avère ici plutôt poreuse. L'ironie de l'auteur va-t-elle jusqu'à le pousser à poser un regard critique sur la situation du perdant par rapport à la situation insoutenable qui est la sienne ? Ce dernier devra-t-il répondre de ses choix de vie ? On en doute. Mais alors, pourquoi l'auteur se serait-il évertué à dresser un portrait social généralisé aussi vitriolique si c'est pour en épargner l'une des figures les plus susceptibles d'attirer la moquerie de par son insignifiance et sa médiocrité ? C'est en ce sens que le propos d'Archambault paraît franchement suspect et le second niveau, mal assumé.

Une mise en scène de tous les débordements

À l'image du texte dramatique, la mise en scène de Véronika Makdissi-Warren, qui signe avec *les Gagnants* son tout premier spectacle professionnel, ne contribue que partiellement à apporter les nuances qu'impose le ton de ce type de comédie satirique. Certains procédés formels, tels que la manipulation – parfois lourde et encombrante – des décors par les comédiens en vue de créer les différents espaces dramatiques, de même que la présence par trop superficiellement exploitée au-dessus de la scène du MC-DJ (Christian Michaud) – qui guide la représentation tout en triturant allègrement les vinyles pour reproduire une ambiance techno fort intéressante au demeurant –, ne sont certes pas dénués de dynamisme et d'intérêt. Cependant, les ficelles de cette comédie aux angles déjà passablement bruts n'en sont que plus apparentes en raison du traitement scénique peu homogène de Makdissi-Warren. On joue la carte de la satire à plein volume, sans jamais se compromettre dans la nuance, évacuant toute trace d'humiliation, de peine du quotidien et de douleur intime véritable au profit de crises de nerfs hystériques des plus explosives. En misant sur les débordements émotifs ostentatoires, la direction d'acteurs occulte les gestes de tendresse qui, pour le peu que l'on en voit, paraissent toujours déplacés, n'autorisant qu'un traitement sommaire des personnages, ne permettant guère l'adhésion et encore moins la compassion. Pourtant, les comédiens personnifiant gagnants et perdant, tous dans la fleur de l'âge, ne manquent ni d'expérience ni d'adresse. Énergiques, s'investissant pleinement

dans un jeu extériorisé, ils exploitent à fond le registre de l'exubérance. Néanmoins, en dépit de l'enthousiasme dont ils témoignent, la tangente adoptée par la metteure en scène ne leur permet pas de donner la pleine mesure de leur expressivité ; en optant pour une interprétation particulièrement nerveuse, Makdissi-Warren gomme une importante portion du spectre d'inventivité des comédiens, par conséquent forcés de se commettre dans une comédie incisive en réprimant toute dimension tragique. La parodie aurait sans conteste gagné à être mise en perspective ou, du moins, maniée avec plus de retenue afin de permettre la canalisation d'énergies trop diffuses. Le spectacle qui en résulte manque d'ampleur et d'unité ; la comédie qu'il met à l'avant-plan divertit, certes, la vivacité des dialogues fait parfois sourire mais, la plupart du temps, le traitement du propos exaspère.

De toute évidence, le regard que pose Archambault sur sa propre génération est plutôt caustique ; en questionnant l'authenticité des rapports sociaux, le dramaturge se propose d'observer jusqu'à quel point la tentative de sauvegarder les apparences en dépit de la morale peut s'avérer destructrice. Cependant, loin de se prévaloir d'un regard aussi lucide que nous serions en droit d'espérer, la pièce de François Archambault ne franchit guère les bornes de la comédie légère. Alors que l'on s'attendait à se régaler d'un spectacle délicieusement acidulé, il n'en subsiste, quelques heures après la représentation, qu'une légère saveur d'amertume. **■**